

L'Actualité

JOURNAL DES FAITS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES DE LA SEMAINE
Paraissant le Lundi

ANNONCES

LES ANNONCES SONT REÇUES À L'AGENCE
V. FOURNIER, 14, R. CONFORT
ET DANS LES BUREAUX DU JOURNAL

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont
nous aurons reçu deux exemplaires

Rédaction et Administration

52, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 52

LYON

P. CÉNOEL

Rédacteur en Chef

J. HERMANS

Administrateur

Adresser les Correspondances

à M. A. FOSCA

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

Les lettres non affranchies sont refusées

ABONNEMENTS

LYON. un an 10 FR.

PARIS ET DÉPART. 12 »

On s'abonne sans frais dans tous les

Bureaux de poste

Les manuscrits non insérés ne seront pas

rendus.

SOMMAIRE

Boniment : LA RÉDACTION.
Le chat de la Mairie centrale : P. CÉNOEL.
La Neige (poésie) : OSWALD.
Notre Phonographe : FOSCA.
Salière :
Mort de Chanzy : EN VEDETTE.
Les volubilis du capitaine Franck : SAINT-VALÉRY.
Varia : C. VERIDIC.
Déclaration ministérielle : ...
La ballade de la pluie : DIOGÈNE.
Éphémérides : ARGUS.
Bonne et Heureuse : SAINT-VALÉRY.
Le livre du jour : UN AMATEUR.
Partie ! (poésie) : CH. D'HÉRICOURT.
Bourse : SEPI.
Sphinx : OÉDIPE.
Correspondance : J. HERMANS.
Feuilleton : FLAMMIFÈRE.
La Soirée lyonnaise : PAGE.

BONIMENT !

Encore un journal, — et pourquoi faire ?

Tel est probablement le cri universel qui va saluer notre apparition. Le nombre déjà si considérable de feuilles à cinq, dix, quinze, vingt centimes et au-dessus qui encombrant les kiosques, semble jusqu'à un certain point justifier ce *tolle*.

Aussi, sans nous en montrer trop étonnés ni surpris, le croyant inévitable, avons-nous pensé bon d'expliquer au public les raisons qui nous ont déterminés à passer outre.

Une définition bien exacte de notre titre — le titre étant comme la quintessence de ce qu'il couvre — suffira à démontrer que, tout en venant à la suite d'innombrables prédécesseurs dans le métier de donneurs de nouvelles, nous ne faisons pas avec eux double emploi, mais servons plutôt de trait d'union entre eux tous.

Qu'est-ce donc que l'ACTUALITÉ ? Larousse la définit : qualité d'une chose qui offre un intérêt actuel.

D'où notre titre signifie que nous nous occupons spécialement de ce qui offre un intérêt présent : hommes ou choses, idées ou faits.

Jusque-là, nous nous rencontrons comme genre avec tous nos confrères de la presse quotidienne. Mais le mot quotidienne est précisément ce qui établit alors la divergence entre eux et nous : Ils sont quotidiens, nous sommes hebdomadaires. Ils marchent au jour le jour, nous allons semaine par semaine. Ils narrent les faits à mesure qu'ils se présentent, dans l'ordre chronologique et tels qu'ils sont, petits ou grands, sans les comparer ; nous, nous les mettons face à face, montrant le plus saillant, laissant dans l'ombre les infimes et ayant un coup d'œil rétrospectif sur des faits analogues pour les mesurer. — Bien plus, étant quotidiens, ils sont forcément locaux ; nous, nous sommes de tous les départements : de Paris comme de la province et du Nord comme du Midi, nous transportant partout où l'attention est vivement appelée.

Vous allez dire qu'il y a des revues qui remplissent le rôle que nous nous sommes adjugés. A quoi réponse est faite. C'est que la moindre revue est

d'un prix trop élevé pour la masse des lecteurs, qu'elle ne peut se propager comme un journal et qu'en général elle n'est que mensuelle ou bi-mensuelle. Or personne n'ignore qu'en France la faculté d'oubli est grande, et qu'en quinze jours il se passe moult événements et que foule de célébrités d'un jour évoquées un mois plus tard auraient chance de passer pour squelettes *rococo* ou momies d'Égypte bien à tort dérangées.

En voilà assez, n'est-ce pas, pour prouver que nous ne voulons déranger ni troubler personne, mais seulement nous insinuer dans les rangs, nouveaux combattants pour la lutte du bien penser et du bien dire, et que nous comptons sur la bonne amitié de tous les journalistes comme elle doit exister entre des frères d'armes.

Il est évident, d'autre part, que si nous avons notre route tracée et bien à nous, par suite de la communauté de genres d'articles, nous serons parfois dans l'obligation de faire des emprunts à nos confrères ; mais nous sommes persuadés que ni eux ni le public n'auront à en souffrir, car nous rendrons à César ce qui appartient à César et ne découperons qu'articles remarquables et dignes d'être multipliés.

Donc, profit pour tout le monde. Une fois la parade faite, Arlequin rentre dans la coulisse ; il est grand temps que nous fassions comme lui, n'est-ce pas, ami public.

LA RÉDACTION.

Le Chat DE LA MAIRIE CENTRALE

Ce n'est pas à l'époque du jour de l'an, où tout le monde est en vacances, fait des visites ou reçoit des étrennes, que l'événement qui captive est abondant. A moins de répéter les vieilles et ennuyeuses phrases que depuis des siècles les chroniqueurs rabachent sur le renouvellement de l'année, pas la plus petite célébrité à se mettre sous la dent. Une vraie *morte* pour les journalistes. Il faut s'y résigner. Pour aujourd'hui ce sera donc à la fortune du pot. A la place du bon civet de lièvre que je me promettais de vous servir vous n'aurez que du... chat. Puisse cela avoir le bon côté de vous faire oublier quelques instants les scies qu'on vous a montées pendant un mois sur la blessure de Gambetta, et depuis huit jours sursa mort.

Or, Messieurs, à table, voici le chat. Il (le chat, lequel n'est autre chose qu'une chatte) naquit rue d'Algérie, n... des amours clandestins de l'angora aristocrate du premier avec la chatte prolétaire du concierge. En se levant un beau matin, la pipelette entendit des gémissements sortir de sa caisse à charbon. S'armant à tout hasard de son balai, elle approcha du bruit et vit six petits museaux qui blancs, qui noirs, qui tigrés s'arc-boutaient entre eux, les yeux fermés, et geignaient si mignardement, qu'elle s'oublia dans la contemplation de cette

nichée. Elle serait peut-être encore là debout avec des yeux béats — les mêmes yeux qu'elle avait si durs le jour du terme pour les retardataires — regardant mouvoir ces corps mignons et potelés, vrais petits amours de bêtes, si la chatte ne l'eût tirée de son extase.

Assouffie par son heur de gésine, la pauvre bête était allée boire à même au seuil sur l'évier, mais sa gorge désaltérée, toute à ses devoirs de nourrice elle était revenue, et voyant sa maîtresse munie du balai, lui avait sauté aux jambes. La vieille, subitement rendue à la réalité, passa de l'admiration à la colère, reprenant ainsi son vrai rôle dans la société, et fustigea la chatte. Qu'en résulta-t-il ? Comme vous le pensez, rien de bon pour Madame Tiercelet, ses cheveux et ses yeux faillirent périr sous les griffes de Mistigris et ses mains étaient toutes lacérées. Sur le champ la perte des petits angoras fut jurée. La scène n'était pas loin et leur affaire serait bientôt faite. Mais le déjeuner pressant, la noyade fut remise à l'après midi.

Sur ces entrefaites, l'horloge de l'église de la Miséricorde commença la sonnerie de neuf heures du matin.

Une porte claqua au troisième et un pas lourd descendit l'escalier. C'était M. Plumard, chef de division à la mairie centrale, qui allait à son bureau. Dans l'allée, il ouvrit sa boîte, huma l'air, prit son journal et, venant sur le seuil de la porte, se frotta les mains et allait descendre du côté des Terreaux, quand subitement il rentra vers la loge.

Vous n'avez rien reçu pour moi, Madame Tiercelet ?

— Non Monsieur.

Puis voyant la mine déconfitée et maussade de la concierge, il ajouta :

— Tiens, mais qu'avez-vous, vous êtes pâle, vous serait-il arrivé quelque chose ?

Alors, babillarde comme toutes les femmes en général et les portières en particulier, Madame Tiercelet lui conta l'aventure avec force détails de son crû et force plaintes contre ces bêtes domestiques qui ne vous font que des misères, courent le guilledou, mangent pis que personne, et vous rendent le mal pour le bien. Ah ! elle avait sur le cœur les petits chats et ses égratignures. Madame Tiercelet.

Mais c'était fini. D'ici la nuit, la maison en serait purgée à jamais. M. Plumecassé intéressé — il s'était décidément levé du bon pied — se fit montrer la caisse et, finalement, à neuf heures vingt-cinq (car on n'est pas d'une sévérité bête pour l'exactitude dans les administrations urbaines), parvint à décider son cerbère femelle à faire grâce à l'un des six condamnés à mort et à le lui mettre de côté. Huit jours après, notre chat, nouveau Moïse sauvé des eaux, entra à la mairie centrale. Comment cela s'est-il fait ? Je vous entends répondre ironiquement : par protection.

Eh ! oui, par protection, tout simplement. Cela se voit tous les jours depuis pas mal d'années. Si ce n'était cela, comment un tel qui s'est endormi hier inconnu, se réveille-t-il préfet aujourd'hui ; comment tel autre, qui n'a jamais mérité de la patrie, devient-il titulaire d'un bureau de tabac, ou comment un troisième, homme nul s'il en est, se voit-il décoré de la Légion d'Honneur ?

Je vous demanderais bien aussi à vous, qui mettez tant de dédain dans le : par protection, si jamais vous n'avez rien obtenu par ce moyen ; mais ce se-

rait de l'indiscrétion et complètement hors de propos.

Puis il n'importe. L'histoire reste l'histoire, et le fait accompli demeure accompli.

Voilà donc notre chat devenu personnage officiel ayant pour logis la moitié de la préfecture, émargeant au budget pour dix centimes par jour de mou ou de foie et figurant nominativement sur un folio de la comptabilité. O belle institution que la mairie centrale ! Cher Lyon, je comprends que Paris t'envie ; il est jaloux de ton angora administratif.

Le fait est qu'il est magnifique notre chat, et nous avons droit d'être fiers tant de son embonpoint, de son air martial, que de sa fourrure qui mérite de vivre éternellement dans un de nos musées. Ce n'est plus le petit être chétif d'autrefois ; c'est une chatte magnifique, un angora féminin splendide du ventre et pour fourrure.

Si j'étais Rajah, pour ma part je voudrais me passer la fantaisie de me faire tailler dans sa peau une paire de gants fourrés. Mais que parlons-nous de gants fourrés, il est vivant et bien vivant, demandez-en plutôt des nouvelles à M. Bédissin du bureau n° 51 qu'il a M. de ce matin. Aussi pourquoi ce grand monsieur ne voulait-il pas la braver ?

(C'est une chatte, souvenez-vous) jouer avec une petite souris et la martyriser à sa guise. Diable, pour être chat de mairie centrale, on n'en est pas moins chat, que dis-je chatte, on a besoin de se passionner pour quelque chose et d'user d'une façon ou d'une autre l'activité que vous a départie la nature. Et certes nul n'est plus nerveux ni plus ardent. Il ferait bien l'amour, mais avec qui ? La race féline n'est pas représentée par deux sujets au palais de la préfecture. Puis, qu'est-ce que c'est que l'amour ? Pauvre bête, privée jeune de la société de ses semblables, elle est naïve, plus naïve qu'une jeune fille, naïve à rendre des points à Calino.

Il faut dire, comme preuve à l'appui, que, ne connaissant pas l'idiome des humains, elle n'a rien pu saisir de ce qui, dans les conversations quelquefois peu éthérées des employés, aurait pu lui donner la clef de l'énigme. Pas d'amour, partant autres occupations.

Maintenant qu'il fait froid et que les poêles rouillent, partout il est doux de se pelotonner bien au chaud et de tenir ses yeux verts à demi clos, comme sous le poids d'une agréable somnolence. Aussi ne voit-on plus que rarement errer dans les corridors signorina Poilgris, c'est son surnom ; seulement, un peu d'exercice, par mesure d'hygiène, après les repas, et puis c'est tout. Elle a des coins affectionnés, des genoux préférés. Et puis, elle sait les pupitres où on lui donne des friandises, ceux où on la caresse et ceux où on lui fait bonne mine.

Toujours gaie, elle amuse tout le monde ; on se la passe, on en cause, on en rit, car il faut bien tuer le temps, à la mairie comme ailleurs. Les affaires ont beau être les affaires, l'arc ne peut pas toujours être tendu. Ce sont des psst, psst. Poilgris, ici, Poilgris, viens là.

Il se produit parfois des scènes bizarres. C'est le chef de division qui l'appelle ; mais, effrayée par son bonnet crasseux et ses lunettes vertes, c'est auprès d'un jeune gratte-papier qu'elle se réfugie.

On me citait dernièrement un cas analogue où une de ces vieilles perru-

ques s'était tellement prise de jalousie d'un modeste préféré qu'elle avait fait renvoyer de son bureau pour n'avoir pas à partager les bonnes grâces de la signorina.

Une chose que l'on ne sait pas assez, c'est l'influence que cette chatte a sur la façon dont se traitent les affaires de la ville. Bien des faits curieux ou restés inexplicables, comme telle décision de conseil municipal ou tel arrêté de M. le maire, paraîtraient clairs, nets et logiques si on dévoilait ses agissements.

Je vais vous dévoiler, sous toutes réserves bien entendu, les quelques détails que j'ai pu me procurer. J'ai tout lieu de les croire vrais, les tenant d'un ami qui a ses grandes entrées dans la place. Mais notez cependant que je n'affirme rien.

Ainsi, une question qui a été palpitante d'intérêt à l'époque, c'est la suppression de la subvention théâtrale. Tout le monde se rappelle les potineries de tous genres auxquelles se sont livrés à cette occasion nos journaux grands ou petits.

Ce qu'aucun d'eux n'a jamais dit, c'est que la suppression était le fait de l'angora. La première du *Tour du Monde* eut peut-être fait jaillir l'étincelle révélatrice, quand les malheureux accidents de l'Assommoir et du recrutement ont tourné les esprits d'un autre côté. Comment Poilgris s'y est elle prise pour arriver à ses fins, il serait trop long de vous le raconter, je pourrai du reste y revenir plus tard, mais son but est évident. Elle avait vu que les papiers baissaient dans les casiers, les employés fainéantant sous la douce chaleur de mai, et dans sa petite tête de chatte elle avait tenu le raisonnement que voici :

« Avec le papier les rats s'en vont, avec les rats va s'en aller mon embonpoint ; trouvons le moyen de regarnir les casiers et de faire revenir les rats. »

Et la fine mouche avait deviné que supprimer la subvention ferait couler l'encre et noircir du papier.

La construction de la nouvelle préfecture est encore de son invention. Comme l'appétit vient en mangeant, l'ambition lui est venue en grandissant ; elle s'est dit : je veux avoir un jour l'hôtel de ville tout entier à ma disposition, et allez-y..... Seulement, je crois qu'avant de voir son idéal complètement réalisé, il passera du « jus » sous le pont Morand ! Ne médions point, pourtant : les démolitions marchent. — « Oh ! en République ! me souffle un malin, démolir ! on ne fait que ça ! » — Inutile de relever ce propos inconvenant, nous avons tous la preuve du contraire. Diable, et la colonne de la place de Lyon le 14 juillet. Ce n'est donc rien !

Bref ! en résumé, si quelque chose vous paraît louche dans la police, les finances ou autre chose dans Lyon, croyez-moi, cherchez le chat.

A part ça, tout va bien dans la meilleure des mairies centrales. Les six heures de travail dont se compose chaque journée administrative passent sur le front des chefs, sous-chefs et autres employés sans y laisser trop de rides ni de fatigue, et cela durera certainement encore longtemps. Vous connaissez : *chi va piano*, etc... Tant mieux ! tant mieux... Disons : tant mieux ! attendu que ça ne servirait à rien de dire le contraire.

Au reste, pour le mal que je lui veux, ce chat sera bien assez vite accroché à un clou du musée ou transformé en gants fourrés. Quant aux ronds de cuir,

ils s'usent toujours trop tôt.... de l'avis du moins des occupants. Là-dessus, mes chers amis, n'avez pas d'indigestion de ce chat et ne rêvez pas à la mairie centrale.

Paul CÉNOEL.

LA NEIGE

Lorsque la neige en blancs flocons
Suspend aux toits une dentelle,
Un tapis d'argent aux balcons
Et sur la vitre une étincelle.

Sous la cheminée on entend
Ronfler le feu sans qu'on l'ait,
Et dehors grince par moment
L'auvent secoué par la brise.

C'est charmant et quand vient le soir,
Oublier d'allumer sa lampe,
A regarder dans le ciel noir,
On rêve, la main sur la tempe,

On rêve à la jeunesse, aux jours
Passés, au printemps, à la rose,
Puis au soleil, puis aux amours,
Gai souvenir qui vous repose;

On rêve à l'automne, aux grands bois,
Aux derniers fruits, aux feuilles
Mortes,
A la vendange, aux aigres voies
Qu'emprunte le vent sous les portes;

On rêve au froid après l'été,
Aux pauvres, on rêve à la tombe,
On rêve... et la réalité
Est là dans la neige qui tombe!

Non, ce n'est plus un rêve, en l'air
Ça tourbillonne, tourbillonne
Avec de longs zigzags d'éclair...
Et c'est si triste qu'on frissonne.

Ne rêvez pas quand les flocons
Mettent aux toits une dentelle,
Un tapis d'argent aux balcons
Et sur la vitre une étincelle.

OSWALD.

NOTRE PHONOGRAPHE

27 décembre 1882. — Mort du baron Corvisart, ex-médecin de l'ex-empereur Napoléon III. Médecins ou empereurs, un de plus ou de moins, qu'importe!

Dijon met au concours la statue de Rude; c'est un peu plus intelligent que de déboulonner des œuvres d'art.

Le procès Peltzer coûte 320,000 fr. et deux têtes. — Pas trop cher, pour le bruit qu'il a fait.

Au Sénat. — Séance comme d'habitude, nulle.

A la Chambre. — La censure est prononcée contre M. Paul de Cassagnac. La plupart des journaux de Lyon annoncent à leurs lecteurs l'apparition de l'Actualité. — Le fait le plus important de la journée.

28 décembre 1882. — La commission du budget adopte un crédit de 4,275,000 fr. pour l'expédition de M. de Brazza au Congo. — C'est assez rare quand on vote des choses utiles, en voilà une.

Feuilleton de l'Actualité

LA PARTIE DE CARTES

I

Les vacances les avaient réunis. Ils s'étaient quittés, bien tristement, le cœur gros, sans savoir pourquoi. Ils se retrouvaient heureux, en liberté chez l'oncle Jean, dans sa petite maison de campagne de l'île-Barbe.

Lui, c'est Jules, un collégien, très crâne dans sa tunique qui le serre. Un léger duvet estompe ses lèvres et même ses joues; une superbe ébauche d'homme. Il a appris des choses sévères dans Plutarque, des choses charmantes dans Ovide: il a retenu les secondes: il a oublié les premières. Il a seize ans. Sa petite cousine, Malvina, en a quinze. Brune, espiègle, vive. Une enfant gâtée qui est de son siècle, un démon vierge. De beaux yeux et des petits qu'on voit trop bien sous une robe trop courte.

A quoi se distraire durant les longues soirées? Une banquette, c'est la pire des campagnes. On a bien descendu plusieurs fois la Saône, en mouche. Ce voyage nautique a évoqué dans l'esprit de Jules le souvenir des gondoles vénitiennes. Il a lu, encachette des pions, les poésies de Musset. Il a récité quelques stances à sa cousine qui l'en a remercié d'un long regard. On a connu les parties de pêche où l'on ne prend rien — pas même du poisson; les courses le long des haies, au milieu des aubépines fleuries, d'où pendent des branches couvertes d'une neige qui sent bon;

Au Sénat. — On accepte l'ensemble du budget: dépenses et recettes ordinaires pour 1883.

A la Chambre. — On s'amuse à discuter des amendements plus drolatiques les uns que les autres sur les crédits tunisiens. A empailer nos députés!

Concours annuel de volailles grasses à Bourg et distribution de prix absolument comme on fait à la Sorbonne et dans les lycées.

Le Rhône augmente à vue d'œil sur tout son parcours.

29 décembre. — Gambetta va plus mal et Clémenceau en profite pour dire: « Oh! celui là nous lui ferons de belles funérailles. » — Allons tant mieux!

Au Sénat. — Discussion du budget extraordinaire. Adopté l'ensemble du projet. Bien drôles les sénateurs ils adoptent tout. Pendant que vous y êtes, adoptez aussi le petit Alphonse Léon.

A la Chambre. — Pas de disputes ni de coups de poings, pas intéressante la séance.

Arabi et ses complices partent en exil. Tiens, des condamnés à mort graciés sans le secours de M. Grévy!

Le Rhône, la Saône, l'Isère, l'Ain débordent.

Dans les bureaux du journal nous pêchons à la ligne (sans calembourg, s. v. p.)

A la Chambre. — idem sans cresson.

M. le duc d'Aumale a été élu directeur de l'Académie française et M. J. Sandeau chancelier. Avis aux flâteurs pour bien adresser leurs cartes de visites.

Louise Michel part pour Londres où le 8 janvier elle doit pérorer sur les droits de la femme. Gare aux barreaux de chaises et aux pieds de table.

Le Rhône baisse... absolument comme les valeurs en banque ou la popularité de Léo Taxil!

On prépare les salons de la Préfecture pour les réceptions. — Et dire qu'un tas de... pas de gros mots, vont aller y courber l'échine.

31 décembre. — Toute notre rédaction est plongée dans une douce rêverie en lisant le Zig-zag. — Pour ceux qui ne savent pas ce que c'est ou qui prennent le Zig-zag pour un homme, le Zig-zag est un journal hebdomadaire à 15 centimes, mines de réclames! A 11 h. 55 du soir, toute la rédaction se réveille à l'annonce du trépas de M. Gambetta.

Voici en quelques mots sa biographie: Léon-Michel Gambetta, né à Cahors en 1838 homme politique depuis 1869, fut membre du corps législatif, puis du gouvernement provisoire en 1870, eut en mains plusieurs portefeuilles pendant la guerre et se retira à St-Sébastien lors de la Commune. En 1875 il créa par son discours du 12 février, la politique et le parti opportunistes et en 1877 prononça son fameux: « Le cléricalisme c'est l'ennemi! » 1879 le vit porter à la présidence de la Chambre.

Là commencent ses déboires; en 1881 il est hué à Belleville par ses électeurs. Son grand ministère croule après deux

mois d'existence et finalement grand homme tombé, Gambetta vient piteusement finir à Ville-d'Avray, assassiné par une maîtresse quelconque.

Que personne ne cherche un jugement pour ou contre dans ces lignes: nous n'avons fait qu'assembler quelques dates. Mais, Gambetta mort, de quoi va s'occuper la C omédie politique?

1^{er} janvier 1883. — Le bruit se répand que l'ambassadeur d'Autriche M. le comte de Wimpffen s'est suicidé dans un urinoir de l'avenue Marceau. — Cela prouverait que quoique comte et ambassadeur on peut être fou, pour ma part ces diverses qualités ne m'ont jamais paru incompatibles.

On publie la liste des décorations pour le premier de l'an. — Chacun ses étrennes!

Les députés espagnols demandent aux Cortès les voyages à prix réduits. — Les nôtres font école, paraît-il.

Nordenskiöld réclame 25,000 fr. promis il y a deux siècles par les Etats-Généralx Néerlandais à celui qui le premier indiquerait le passage du pôle Nord. — Encore un à qui la gloire ne suffit pas.

Les inondations continuent, les réceptions officielles commencent, quand tout ça finira-t-il? Quant au Sénat et à la Chambre absolument comme les lycéens, ils sont dans leurs familles.

2 janvier. — Les journaux ne sont pleins que de détails sur Gambetta — à vous déguster de devenir grand homme.

La ville de Givet va élever une statue à Mehul grand compositeur de musique et auteur du Chant du Départ.

A Villers-Cotterets on s'occupe d'en ériger aussi une au plus fécond des romanciers modernes, Al. Dumas père.

Le Parlement américain supprime les vacances de fin d'année des députés. — Si par malheur on en venait là chez nous, mais que deviendrions-nous?

« Pot-Bouille » est interdit à Berlin. Voyez-vous ces allemands qu'on traitait de malpropres!

Les journaux annoncent pour le 7 janvier une réunion impérialiste aux Folies-Bergères. — Ils choisissent bien leur endroit, un Skating n'est-ce pas fait pour glisser, dire des bêtises... et tomber. — Allez y gaiement.

Le Sénat et la Chambre en vacances toujours: les lycées ont dix jours cette année.

3 janvier. — La mort de Gambetta fait beaucoup de bruit à l'étranger, chez nous on lui cherche sa petite bête, l'on s'occupe de son goût pour l'écarté, l'autre de son amour pour les cigares, un troisième donne les détails les plus circonstanciés de son dernier déjeuner, etc... — Ces reporters sont-ils drôles!

A Lyon la municipalité manque rarement l'occasion de commettre une bêtise, hier l'a bien prouvé — Vingt affiches contraires dictoires des Ponts et chaussées ont été mises partout, contre-signées Gailleton. Sur l'une, inondation imminente, sur l'autre crue insignifiante, juste ce qu'il fallait pour troubler une grande partie de la population, et finalement se faire moquer de soi. Le conseil municipal est Dieu, et Gailleton est son prophète.

On attribue le suicide du comte de Wimpffen, à la disparition de documents importants. — C'est possible, mais cela ne modifie pas notre opinion sur la noblesse.

4 Janvier. — MM. Palandre, Chevillard, et Blain du Conseil municipal sont désignés par le sort pour accompagner le Maire, aux obsèques de Gambetta. Ils emportent avec eux une couronne avec cette adresse: La ville de Lyon à Gambetta.

Nos édiles sont en veine de prodigalité, récemment il a été décidé entre eux qu'on rétablirait la subvention théâtrale et qu'elle serait portée à 250,000 fr. — Allez-y mes amis!

Le Lyon Républicain n'enregistre que trois assassinats, deux suicides, cinq accidents et deux déraillements. — Informations prises, c'est un de ses reporters les plus féconds qui est atteint d'un corvya et n'a pu lui envoyer sa ration ordinaire, mais la ligne de conduite du journal n'est pas modifiée pour cela et sous peu des mesures seront prises pour dédommager les lecteurs.

Sénat et Chambre ont craint un moment d'être rappelés pour l'enterrement de Gambetta.

5 janvier. — Les grands hommes sont malades, on cite comme tels Victor Hugo, Mgr Guibert, M. Duclerc, M. Laboulaye et M. Léon Say.

Est-ce un signe du temps, ou faut-il voir là, l'un des mille prodiges qui doivent précéder la fin du monde?

Cette année sera-t-elle l'année des enterrements. Gambetta commence, nous verrons la suite.

M. Husey a été élu président de l'Institut. Tiens je croyais que tous les cornichons étaient égaux dans le même local.

Arcis-sur-Aube va élever une statue à Danton. Sera-t-elle équestre?

Un député se propose de demander le remplacement de la croix d'honneur par un triangle égaitaire. — Je veux bien.

A condition que l'on ne me décore pas. Le Nouvelliste lance une nouvelle à sensation dont nous lui laissons toute la responsabilité.

La cassette mystérieuse

Paris, minuit.

L'incident suivant excite une vive émotion dans les cercles politiques et parlementaires où il vient d'être connu.

Dans la nuit du 31 au 1^{er}, deux heures après le décès de M. Gambetta, M. Guichard, fils du député, est arrivé en voiture aux Jardies et en est reparti quelques minutes après au galop de ses chevaux, emportant une cassette en fer de 0,60 centimètres carrés environ, qu'il a prise dans le cabinet de travail du défunt.

Les scellés n'ont été posés que dans l'après-midi, à 3 heures 1/2.

On se demande avec curiosité ce que pouvait contenir cette cassette.

Toujours la petite bête!

6 janvier. — Enterrement civil de Léon-Michel Gambetta. Ceux que ça aura intéressés le plus seront certainement les élèves des lycées et collèges de Paris à qui le ministre a fait donner congé. — Vous savez des obsèques de 20,000 francs, on n'en a pas tous les jours le coup d'œil et le gouvernement n'a pas voulu laisser passer celles-ci sans en faire profiter le plus de monde possible.

En somme qu'a-t-on fait cette semaine. Rien! à moins que ce ne soit faire quelque chose que de ne rien faire.

FOSCA.

SALIERE

X... rencontre son ami Z..., qui vient de fonder: L'Aveugle amoureux.
— Eh bien, ça va ce journal?
— Ne m'en parle pas... c'est plus qu'un succès... ça se vend comme du pain,
— A la livre?

Dans un salon:

— C'est curieux, ma chère. Ton amie la baronne de C... a les cheveux d'un noir de jais, il me semble que l'année dernière ils étaient gris.
— C'est vrai, mon ami, mais tu oublies que depuis elle a perdu son mari.

Le comble de la probité:

— Ramasser les pas perdus au Palais-de-Justice et les porter chez le commissaire de police.

Savez-vous pourquoi le journalisme est appelé « une carrière? »

C'est parce qu'on y trouve plus de pierres que de gros sous.

Deux peintres se rencontrent:

— Qu'est-ce que tu exposes cette année?
— Une nature morte: un pâté, des huîtres, un homard.

— Tiens, tu n'y mets pas de fromage de Brie comme l'année dernière?

— J'en avais bien commencé un, mais j'y ai renoncé, pas moyen de lui faire garder la pose!

MORT DE CHANZY

Le général Chanzy est mort, un héros de moins. La camarade va vite cette année, en moins de huit jours il lui faut deux sommités: Gambetta et Chanzy. Pauvre France encore quelques uns comme cela et de tes gloires il ne te restera qu'un souvenir.

Antoine-Eugène Alfred Chanzy, naquit à Nouart (Ardennes), le 18 mars 1823. Dès l'âge de seize ans il entra dans la marine. Ayant été admis à Saint-Cyr en 1841 il fut successivement lieutenant au 43^e de ligne, capitaine et chef du bureau arabe à Tlemcen, enfin commandant au 23^e en 1856. Après avoir fait la campagne d'Italie il fut envoyé en Syrie avec le grade de lieutenant-colonel. — En 1864 on le retrouve en Algérie lors de la grande insurrection arabe et 1868 le voit promu au grade de général de brigade commandant les subdivisions de Boudjbes et de Tlemcen.

Lors de la guerre avec la Prusse il sollicita vainement de Lebœuf un commandement mais le gouvernement de la Défense le fit général de division à l'armée de la Loire. Il eut quelques combats heureux jusqu'en janvier où le prince Frédéric Charles à la tête de 180,000 hommes mit ses troupes en déroute et les fit retirer en désordre sur Laval. Il fut un de ceux qui voulaient prolonger la lutte. — Porté à l'Assemblée nationale il se plaça au centre gauche — Il déclara, dans un discours célèbre, adhérer à la République « par patriotisme et par raison ».

En 1873 il fut nommé gouverneur de l'Algérie. Tout d'abord bien accueilli dans notre colonie, des dissentiments éclatèrent en 1875, entre lui et les députés algériens, néanmoins nos possessions méditerranéennes lui doivent beaucoup.

En 1875 il fut élu sénateur inamovible,

la chasse au lézard, parmi les pierres que le soleil chauffe. Mais tous ces plaisirs sont fades; ils ne remplissent pas une saison.

Alors, les deux enfants ont senti un vague ennui envahir leurs jeunes âmes. Et ils auraient presque regretté le couvent où grande sœur Régina et le collège où gourmande le pion Barbaroux, si Jules n'avait eu la joie de vivre auprès de Malvina et Malvina n'avait eu la douce satisfaction de se faire belle pour Jules.

Une longue après-midi, il leur vint l'idée de jouer aux cartes. Un jeu défendu; un jeu de cabaret, disait, dédaigneusement l'économiste Pitanchard, qui avait perdu ses derniers cheveux et ses derniers écus au baccarat.

Mais à la campagne les objets n'ont plus les mêmes contours. C'est en famille, sur la grande table, au milieu du salon de l'oncle Jean. On a consulté les parents. L'oncle a d'abord fait la moue. Mais Jules a plaidé. Il est déjà éloquent. Il fait ses humanités, il a lu Ténence, il a traduit la *Retraite des Dix Mille*, de Xénophon. Il a dit des choses étonnantes; il a raconté à l'oncle ébahi que les cartes sont un plaisir royal, qu'elles ont été inventées pour distraire cet illustre fou qui s'appelait Charles VI. L'oncle, vieux royaliste, s'est senti ébranlé. Une aussi noble origine... Il a accepté. Soit, les enfants joueraient. Mais... Oh! il y avait un mais! Ils ne joueraient pas d'argent.

Et ici, afin de se venger à son tour d'avoir perdu son procès, il fit un réquisitoire terrible contre ce qu'il appelait les jeux de hasard: la perdition du genre humain. Il répéta deux fois de suite cette

phrase, tant elle lui sembla bien venue. Puis, il alla chercher, dans une armoire, soigneusement fermée à clé, un jeu de cartes qui n'était pas neuf. Jules était trop candide pour faire remarquer que des cartes aussi souillées ne prouvaient pas une conscience en paix avec la dame de pique.

II

Les deux enfants s'installèrent Malvina se mit très gravement à table. Jules voulait s'asseoir tout près d'elle; on l'envoya à l'autre bout, en face. Il aurait vu dans son jeu: beau dommage. Il y songeait bien, à son jeu. Ce qu'il voulait, c'était être à ses côtés, sentir le frottement de sa jupe. Et, parfois, à la dérobée, la douce pression de son genou. Elle ne comprit pas. Elles ne comprennent rien ces petites cousines de quinze ans. Ainsi placés, face à face, ils se regardèrent.

— Il faut jouer sérieusement, dit Malvina. — Je suis de votre avis, cousine. — On posa les cartes, on les battit. Qui fera? Jules tourna le valet de cœur, Malvina la dame: « Rien que du cœur », fit observer le lycéen. « Pas de malice, mon cousin » lui riposta la jeune fille.

Elle donnait les cartes, sans rire. On se serait cru à Monaco.

— Mais, j'y pense, demanda Jules, que jouons-nous?

— Nous jouons pour la gloire, dit Malvina. — La gloire est une fumée, répondit Jules, qui s'était nourri des classiques César songeait à la gloire, mais César ne jouait pas aux cartes avec sa cousine. Eût-il consenti à franchir le Rubicon, si quelque petite bouche adorable lui avait dit: « Coupe? »

— Cousin, César n'a rien à faire dans notre jeu.

— Pardou, cousin: c'est le roi de carreau. L'histoire se continue à travers les cartes. David a sa lyre, Charles, son glaive. Alexandre, son sceptre. Soyez heureuse que je ne fasse d'allusion qu'au premier... Je disais donc que la gloire ne suffit pas...

— Mais faite de mieux...?

Oh! de mieux! Jules qui devint rêveur.

Il caressa la barbe naissante de son menton. Une idée lui venait; il regarda Malvina, souriant, hésitant à parler. On a traduit Virgile; s'ensuit-il qu'on ait l'audace de Cicéron et le talent de Démosthènes?

— Ma cousine, si vous voulez... oh! mais seulement, si vous voulez!... nous mettrons pour enjeu...

Il hésitait.

— Voyons, dites vite!... Quoi?

— Un baiser, ma cousine.

Malvina partit d'un grand éclat de rire outragé.

Il resta un peu confus, mais il s'expliqua si bien; il parla de *Métamorphoses*.

Mais on fit ses conditions. Si Jules perdait; pas de baiser. Un marché de dupes; la jeunesse n'en fait jamais d'autres.

On j ua. Oh! très sérieusement. La veine n'était pas pour le lycéen: il perdit la première partie. Bien triste, il commença la seconde. On avait le temps, on se rattrapait.

Comme la première, il perdit la deuxième. Décidément, le sort était contre lui. Il se mit à maudire le destin. Malvina souriait, mais d'un sourire sans conviction. Au fond son succès lui pesait un peu.

La troisième partie commença. Il était tard, l'heure du dîner arrivait. Il joua en

désespéré. Il avait huit points: elle en avait neuf. On jouait en dix.

L'oncle entra, il se planta derrière sa nièce, toujours de la chance. La roulette était cruelle. Elle allait gagner donc il allait perdre. Le malheur rend lâche: il tira un atout, un maître atout, si habilement que personne ne le vit.

Il gagna, rien ne put modérer son triomphe. L'oncle s'en moqua, mais les oncles ne savent pas tout.

III

Après le repas, tandis que père Jean sommeillait, Jules passa son bras derrière le dos de sa petite cousine. Elle réprima un mouvement. Il ne recula pas, il approcha sa tête de la sienne...

— Mais cousin... vous êtes bien audacieux!...

Il lui rappela le gage; il avait gagné la dernière partie. Elle paya ce qui était dû; leurs cheveux se confondirent, puis leurs lèvres.

Elle donna plus qu'elle ne devait: c'était une belle jeuneuse, Malvina.

Jules eut un remords: il se souvint de sa fraude, de sa carte dérobée.

Ce crime offensait sa conscience sereine. Il voulut s'en confesser. Il gissa aux genoux de la jeune fille: il courba le front. humilia et lui dit:

— Petite cousine, je vous dois l'aveu d'une faute: le sort m'était contraire, j'ai triché.

Alors elle le releva en riant, mais tout bas, afin de ne pas éveiller l'oncle, et lui tendant encore une fois son front à baiser, elle lui répondit:

— Gros bête, je t'ai bien vu!

FLAMMIFERRI.

et en 1879 lors de la réunion du congrès du Sénat et de la Chambre pour l'élection d'un président de la République, il eut, sans s'être porté candidat, 99 voix au vote. Depuis il fut ambassadeur en Russie et par suite fut placée hors cadre de l'armée.

Il était grand croix de la Légion d'Honneur depuis le 22 août 1878.

Il se font rares maintenant les hommes d'élite et à voir la rapidité avec laquelle ils disparaissent on doute que la génération qui les suit puisse les remplacer.

EN VEDETTE.

LES VOLUBILIS DU CAPITAINE FRANCK

A MON AMI JACQUET.

Depuis que le capitaine Franck s'était installé dans sa petite maisonnette de Reuil, à deux ou trois kilomètres de La Ferté-sous-Jouarre, c'était l'homme le plus heureux du département de Seine-et-Marne. Il passait son temps à fumer d'ininterminables pipes, assis sur le seuil de sa porte, causant avec ceux qui passaient, racontant ses campagnes avec de grands gestes fiers et des enthousiasmes qui n'en finissaient plus.

Il avait derrière sa maison, qu'on appelait le Château des Fleurs, une collection variée de géraniums qui, partant du rose pâle, montaient insensiblement l'échelle de la gamme rouge, en passant par le vermillon et le carmin foncé.

C'était tout son orgueil à lui, ses géraniums. Il y avait bien quelques dahlias et quelques rosiers qui s'élevaient mélancoliquement par-ci par-là, mais ses géraniums ! Personne, dans les environs, n'en possédait un pareil bataillon. Aussi comme il les alignait avec soin, avec quel bonheur il les voyait s'empourprer le matin, à travers la rosée claire que pleure l'Aurore à son lever ! On eût dit de véritables soldats ; il y avait là de simples petites boutures, chétives et timides, qu'il appelait ses conscrits, puis venaient les vieux, dont la tige tordue avait de gros nœuds en guise de chevrons.

Tout cela lui rappelait ses vieilles farces de garnison, les gais années de garance. Ces fleurs, disait-il parfois, sont les âmes des pauvres qu'a fauchés la mitraille, et, par une fierté toute particulière, dédaignant la grotesque ribambelle de mots latins dont on a coutume d'affubler les plantes, il les avait tous baptisés des noms de ses camarades, ses bons amis les géraniums.

Deux ou trois fois par semaine, le capitaine Franck allait faire sa partie de cartes avec les rentiers des environs, des épiceries en retraite, de vieux employés hors de service, blanchis sous le gaz des ministères, et qui grinçotaient étroitement leurs quinze cents livres de rentes. Il fallait voir comme il traitait ces pékins !

Quand il leur parlait du métier militaire, qu'il leur narrait ses longues histoires de caserne, sa grande carcasse sèche se redressait, ses yeux flamboyants de joie et ses grandes moustaches grises frémissaient comme émus par ces chères remembrances. C'était surtout avec les histoires de femmes qu'il aimait à les ébaudir, ces pauvres bourgeois, qui n'avaient jamais connu la bohème des amours de garnison.

— Gourbi du diable ! s'écriait-il, — c'était son juron favori, — Gourbi du diable ! si vous aviez vu comme elle était jolie ! Une brune, avec de grands yeux noirs à damner trois maréchaux de France. En deux coups de baïonnette, j'enlevai son cœur et sans parade !

Les autres restaient stupéfaits, secouaient la tête, contemplant mélancoliquement leurs boules cerclées de cuivre.

Et, lorsqu'après un long discours, las d'avoir ébloui de sa gloire ces gens qui se préparaient à mourir sans avoir vécu, il se rappelait qu'il avait maintenant sa retraite, il bourrait sa pipe avec rage, et l'allumant brusquement, versait à boire à tout le monde. Alors seulement les esprits se retrouvaient à l'aise. On trinquait gaiement. Ah ! quel homme c'était, ce capitaine Franck !

Un beau matin, comme en rêvassant, il arrosait son parterre, une idée vint en son cerveau. Il faisait très chaud et la tonnelle de son jardin était veuve de verdure : ce spectre de fer rouillé par les pluies d'hiver lui déplaisait.

Si je la garnissais de volubilis, pensait-il. Et le lendemain après avoir longtemps remué le sol et en avoir extrait une quantité de petits cailloux, il enfouit ses graines noires et les recouvrit compunctueusement d'un lit de terre fraîche. C'est bien joli les volubilis, se dit-il, en examinant les gamins qui sortis de l'école, processionnaient pareusement le long de la route. Tous ces calices bigarrés feront merveille là bas ! Allons messieurs les géraniums, vous n'avez qu'à bien vous tenir !

Dès lors il ne pensa plus qu'à ses volubilis. Il fallait voir comme il les surveillait. Que d'exclamations joyeuses il poussa lorsque les pauvrets montrèrent timidement leurs petites têtes vertes, avec quel soin il guida leurs ascensions à tâtonnantes à travers le treillis de la tonnelle ! Les géraniums ne venaient plus qu'au second plan, et la partie de boules avait été complètement délaissée.

Un jour comme il descendait tout guilleret de sa chambre, il constata l'apparition d'un grand nombre de boutons. Enfin les volubilis allaient donc fleurir ! Déjà leur

broderie verte dessinait de charmantes arabesques sur l'azur du ciel. Comme on serait bien là pour regarder la Marne dérouler au loin son interminable ruban bleu à travers les collines mouchetées de champs multicolores.

Cette nuit là le capitaine Franck se coucha plus heureux qu'un roi. Après avoir fumé sa dernière pipe, il se mit au lit, tandis que ses pauvres géraniums délaissés le regardaient tristement, comme pour lui dire : Nous nous oubliez, capitaine !

Le capitaine Franck s'endort, le capitaine Franck ronfle bruyamment. Mais dans son sommeil il aperçoit son berceau ; les volubilis sont là qui l'appellent. Tout-à-coup un essaim de petites nymphes que le zéphyr porte et qui font frémir gaiement leurs ailes de libellules, s'abat sur les plantes aimées ; elles sont bien jolies les petites nymphes, et si mignardes qu'on les prendrait pour autant de petites poupées. Roses, avec de longs cheveux blonds, vêtues d'un rayon de lune, elles s'installent dans les feuilles et gaminement commencent à sourire en secouant les gouttes de rosée qui tombent d'étage en étage comme des perles de cristal.

Et voilà qu'elles se mettent à ouvrir les petits boutons et que, tirant de toute leur force la corolle incolore des pauvres grimpautes, elles les plissent et les transforment en charmantes collerettes.

Des centaines de volubilis émergent du feuillage sombre que la brise fait frissonner. Ils éclosent de tous les côtés au contact de leurs menottes délicates, mais tous sont blancs comme les lys, comme la robe immaculée des vierges !

Un léger froufroutement se fait entendre. Ce sont d'autres nymphes qui accourent. Elles sont brunes celles-là, avec des yeux noirs qu'on prendrait pour des perles de jais, tant ils sont vifs et brillants.

Leurs cheveux couleur d'aile de corbeau volettent capricieusement au gré de l'air ; toutes portent une palette et des pinceaux.

Sautillant comme des fauvettes voilà qu'elles se mettent à badigeonner furieusement les calices que leurs compagnes ont décolorés. Insensiblement les fleurs se colorent ; le bleu, l'indigo, le violet, le rose resplendissent de toutes parts. Oh ! quelle ardeur elles y mettent et comme elles brosent gentiment les courageuses petites fées. Il y a maintenant des volubilis de toutes les nuances, et les gentes ouvrières parachèvent leur œuvre dessinant les côtes et donnant la dernière main à leurs ombres ; puis tirant d'une escarcelle de violette ; qu'elles portent au côté une grosse poignée d'or elles en jettent au sein de ces coupes végétales. Alors rêveuse elles abandonnent leurs chevalets car leur tâche est faite, et toutes se donnant la main se sauvent à tire d'ailes et s'évanouissent à l'horizon en crant galamment : Au revoir capitaine !

Les cloches font furie en leur cage brulante, l'angelus du matin chante sa tintinnabulante aubade. Le capitaine est d'un bond hors de son lit. En deux tours il s'habille et dégringole l'escalier au galop. O joie ! c'était bien vrai, ils sont bien là les volubilis, la brise du matin les agite mollement ils saluent leur maître et tous semblent dire en leur langage de fleurs : Bonjour capitaine ! bonjour capitaine !

Ce soir là, on était en liesse sous le berceau du père Franck, tous les jeux de boules avaient été convoqués et l'on buvait joyeusement le petit vin bleu de Nanteuil. Le capitaine était radieux ; on célébrait le baptême de ses volubilis. Le vent de Marne chargé de mille bruit confus faisait osciller la flamme des bougies et dispersait lentement la fumée bleuâtre des pipes : Eh ! bien demandait le vieux brave que dites-vous de mes conscrits ?

Il était presque minuit lorsque se levant fièrement le capitaine Franck frappa sur la table en criant : Gourbi du diable, elle était blonde comme les blés et langoureuse comme une espagnole...

Quand je pense que l'hiver viendra et que le pauvre capitaine devra dire adieu à ses chères plantes, de grosses larmes me viennent aux yeux... c'est un si brave homme le capitaine Franck !

SAINT-VALÉRY.

VARIA

Choses d'Élection.

De ce que M. Bonnet-Duverdier s'est laissé mourir il ne faudrait pas croire que les célébrités lyonnaises soient à leur fin. Au contraire. Aussi avons nous vu, en moins de temps qu'il n'est besoin pour s'en rendre compte, surgir de la foule quatre candidats à sa succession.

BRIALOU, radical-socialiste.
GUILLAUMOU, opportuniste.
FOUILLOUX, opportuniste.
BRUGNOT, parti ouvrier.
MAIRE, réactionnaire.

Tout le monde, à cette heure, a leurs noms sur les lèvres et si à un premier tour de scrutin aucun d'eux ne l'a emporté ce n'est pas à l'indifférence des électeurs qu'on doit s'en prendre mais bien à l'égalité de valeur de ces aspirants députés.

Et à ce sujet laissez moi vous donner l'explication de la grande abstention aux urnes les jours de vote. Elle vient de ce que les citoyens ayant vraiment à cœur la chose publique craignent en faisant un choix entre les divers noms qui leur sont proposés

de priver l'Etat d'un homme utile quoique d'opinion contraire à leur.

L'abstention est donc un dévouement. Quoiqu'il en soit et malgré ce dévouement, le député Brialou-Guillaumou-Brugnot-Fouilloux-Maire, sera élu sous peu. Et certes ce serait bien dommage qu'il en fut autrement. Lyon aura au moins, à l'occasion, une oie de plus pour sauver le Capitole.

Dynamite.

« Aimez-vous l'anarchisme on en a mis partout ».

Il faut avouer qu'on commence à devenir parfaitement assommé avec les anarchistes, la dynamite, les complots et les arrestations. Les troubles de Montceau, ceux de Lyon, leurs procès, Kropotkine tout cela à la suite et sans interruption depuis des mois, c'est à en perdre la tête. Voyons quand ça va-t-il finir ? Le gouvernement n'est-il pas encore allé se préoccuper l'autre jour d'une lettre Elisée Reclus.

Ce Monsieur qui professe un zèle ardent pour la géographie, l'amour libre et la révolution a pris la fantaisie pour réveiller sa popularité d'écrire à un juge d'instruction l'ineptie suivante :

Monsieur Rigol juge d'instruction à Lyon,

Monsieur, je lis dans un journal du 23 décembre que, « d'après l'instruction les deux chefs et organisateurs des « anarchistes révolutionnaires » sont Elysée Reclus et le prince Kropotkine, et que si je ne partage pas la prison de mon ami, c'est que la justice française ne peut aller me saisir au-delà des frontières.

Vous savez pourtant qu'il eût été bien facile de m'arrêter, puisque je viens de passer deux mois en France.

Vous n'ignorez pas non plus que je me suis rendu à Thoron pour l'enterrement d'Ananieff, le lendemain de l'arrestation de Kropotkine, et que j'ai prononcé quelques paroles sur la tombe. Les agents qui se trouvaient immédiatement derrière moi et qui se répétaient mon nom, n'avaient qu'à m'inviter à les suivre.

Mais que je réside en France ou en Suisse, il importe peu. Si vous désirez instruire mon procès, je m'empresse de répondre votre invitation personnelle. Indiquez-moi le lieu, le jour et l'heure. Au moment fixé, je frapperai à la porte de la prison désignée.

Agréez, monsieur, mes civilités.

ELISÉE RECLUS.

Il a pris, dis-je, la fantaisie de poser en vingt lignes pour le martyr et immédiatement et les ministres se sont inquiétés et se sont consultés « de l'Elisée Reclus, mais c'est sérieux, il faut veiller au grain ! »

Le fou rire vous prendrait, si c'était la première fois qu'on assiste à ces comédies, mais à force de les revoir et d'en être saturé, on finit par hausser les épaules en criant : « Oui, oui, assez ! tout le monde en a assez ! » Qu'on passe à autre chose, ou je m'engage pour ma part à me payer aussi mon petit quart d'heure de célébrité. J'écrirai mes quinze ou vingt lignes de prose intéressante et le ministre, bon garçon, saura bien me faire un petit succès d'anarchiste. Si cela ne suffit pas à combler la mesure, je susciterai, bien n'importe où, quelques autres martyrs à tout prix, et ainsi de suite jusqu'au moment où la pièce ne faisant plus de recettes, on la retirera de l'affiche.

Nouvelle.

Le bruit court que MM. Bontoux et Fédér, s'ils sont obligés de purger leurs cinq années de prison, utiliseront leurs loisirs à écrire un long traité : « De la vanité des proverbes », ayant éprouvé eux mêmes la fausseté de celui-ci : L'Union fait la force.

Une souscription sera ouverte pour la publication de ce curieux ouvrage. On assure que les créanciers de ces messieurs seront seuls admis à s'y faire inscrire.

Statistique.

Un peu de statistique théâtrale en passant. Paris possède, sans compter une multitude de casinos, café-concerts, Scalas et autres salles de spectacles, une trentaine de théâtres dont les deux tiers au moins peuvent donner asile à un minimum d'un millier de personnes.

Ce sont, non dans l'ordre de leur importance comme scène, mais dans celui de leur grandeur :

Le Château, drame, féerie	(3.600 places)
Le Château d'eau, drame	(2.400 »)
L'Opéra, grand opéra, ballet	(2.200 »)
La Gaîté, drame	(2.000 »)
L'Opéra-Comique, opéra-com.	(1.800 »)
Les Nations, drame	(1.800 »)
L'Ambigu, drame	(1.800 »)
Les Folies-Dramatiques, opéra-comique	(1.600 »)
L'Odéon, drame	(1.467 »)
Le Théâtre-Français, tragédie, comédie, drame	(1.400 »)
La Porte St-Martin, pièce à grand spectacle	(1.300 »)
Les Variétés, opérette	(1.250 »)
La Renaissance, opéra-comique	(1.200 »)
Le Gymnase, comédie, drame	(1.150 »)
Le Bouffes Parisiens, comédie, drame	(1.100 »)
Cluny(?)	(1.100 »)
Théâtre Déjazet, féerie	(1.050 »)
Les Nouveautés, opéra-com.	(1.000 »)
L'Athénée, comédie	(1.000 »)
Le Palais Royal, comédie	(850 »)
L'Opéra et le Théâtre-Français qui tiennent la tête, l'un pour la musique,	

l'autre pour les lettres, ne sont pas à beaucoup près les plus grands comme on l'a pu voir et l'on conçoit aisément que pour les premières il soit fort difficile de s'y caser et que même en temps oratoires il faille retentir sa place d'avance.

Ces trente théâtres dont l'énumération ci-dessus ne comprend que les principaux forment donc environ un ensemble de 50 à 55.000 places. Si vous leur supposez un personnel moyen de quinze artistes chacun et c'est au-dessous de la vérité, vous arriverez à une chiffre de 450 comédiens (une dizaine de célèbres) admettez aussi qu'on y joue par saison cinq pièces tant nouvelles que reprises et vous aurez un total de cent cinquante premières. Ne calculons pas le nombre des affiches qui se collent chaque jour. Eh bien, que conclure ? Faut-il plaindre l'étranger qui dans ces cinquante mille places, cinq cents cabotins et 200 premières ne peut trouver où s'asseoir ? Non, mais gémissons sur les infortunés critiques qui sont obligés d'avaler tous ces théâtres, tous ces artistes et toutes ces pièces, sans compter les souper de centimes.

Coquille.

Nous lisons dans « Le Nouvelliste » du 1er janvier : « Entre Livron et Loriol, toute la plaine est couverte par les eaux, des meules de fromages sont submergées à moitié, d'autres sont emportées par le courant. »

Fromages pour foins est tout simplement délicieux !

Par ce temps de cherté d'huîtres, c'est une amabilité de la part des typos « Nouvelliste » d'offrir ainsi gratis de si belles coquilles.

DÉCLARATION MINISTÉRIELLE

Voici le texte de la déclaration qui a été lue à la Chambre par Gambetta, le 15 novembre 1881 :

Messieurs,

Pour la troisième fois, depuis 1875, le suffrage universel, dans la plénitude de sa souveraineté, vient de signifier sa double volonté d'affirmer la République et de l'entourer d'institutions démocratiques.

Appelés par la confiance du président de la République à former une administration nouvelle, nous n'avons pas d'autre programme que celui de la France. Elle a réclamé, comme instrument par excellence d'une politique graduellement mais fermement réformatrice, la constitution d'un gouvernement uni, dégagé de toutes les conditions subalternes de division et de faiblesse, toujours prêt à débattre les intérêts de la nation devant ses élus et à leur rendre compte de ses actes, sachant imposer à tous les degrés de la hiérarchie des services publics le respect, l'obéissance et le travail. (Très bien ! très bien !)

Elle compte trouver dans les deux assemblées une majorité confiante et libre pour soutenir ce gouvernement et, pour le servir, une administration disciplinée, intégrée et fidèle, soustraite aux influences personnelles comme aux rivalités locales et uniquement inspirée par l'amour du devoir et de l'Etat. (Très bien ! très bien !)

Elle a marqué, en vue d'assurer les réformes, sa volonté de mettre, par la révision sagement limitée des lois constitutionnelles, l'un des pouvoirs essentiels du pays en harmonie plus complète avec la nature démocratique de notre société (Nouvelle approbation.)

Et nous, pour lui obéir, nous vous proposerons de réorganiser les institutions judiciaires et de poursuivre avec persévérance l'œuvre de l'éducation nationale si bien commencée par nos devanciers (Très bien ! très bien !)

De reprendre et compléter, sans perte de temps, notre législation militaire.

De rechercher sans porter atteinte à la puissance défensive de la France les meilleurs moyens de réduire dans les armées de terre et de mer les charges du pays (Très bien ! très bien !) et d'alléger, sans compromettre les finances, celles qui pèsent sur l'agriculture (Applaudissements.)

De fixer par des traités le régime économique de nos diverses industries et donner à nos moyens de production, de transport et d'échange, une impulsion plus active, un développement toujours croissant, de favoriser, avec la sollicitude qui s'impose aux représentants de la démocratie et dans un esprit vraiment pratique de justice et de solidarité, les institutions de prévoyance et d'assistance sociale (Nouveaux applaudissements.)

D'assurer par la stricte application du régime concordataire le respect des pouvoirs établis dans les rapports des Eglises avec l'Etat (Très bien ! très bien !)

Enfin, en protégeant les libertés publiques, de maintenir avec fermeté l'ordre au dedans et avec fermeté la paix au dehors. (Nouvelle approbation.)

Messieurs,

Cette série de réformes remplira toute la durée de la législature. Pour les mener à bonne fin, et pour ne pas rester au-dessus de la tâche que notre patriotisme nous a fait le devoir d'assumer, nous avons besoin de la pleine et entière confiance des républicains de cette assemblée. Nous la réclame hautement et nous comptons sur leur concours.

Nous nous présentons aux mandataires du peuple avec la résolution de mettre à son service tout ce nous avons de force, de courage et d'activité. Ensemble, nous franchirons, selon le vœu du pays, une étape nouvelle dans la voie du progrès sans limite ouverte à la démocratie française.

(Vifs applaudissements à gauche et au centre.)

Nous avons cru intéressant de reproduire cette déclaration parce qu'elle est pour ainsi dire le dernier exposé de la politique de celui qu'on nomma le grand ministre, parce qu'elle est le résumé et comme le résultat de ses dix ans de vie publique.

BALLADE DE LA PLUIE

La quantité d'eau effrayante qui ne cesse de tomber depuis des mois entiers, nous a remis en mémoire un très-joli article paru dans la *Lanterne* l'année dernière. Le voici :

Il pleut !

L'ondée tombe fine et drue vous fouettant les mains et le visage, clapotant sur le pavé et grossissant les ruisseaux qui finissent par envahir les trottoirs,

Le temps est sombre comme la hutte d'un charbonnier,

Dans la rue quelques rares passants obligés par leurs affaires à ne pas s'attarder et à braver la rafale.

Les uns armés de parapluies, luttent courageusement contre la douche incessante qui les inonde, le nez à la pointe de leurs pieds, leur bouclier d'alpaga scellé au poing, insuffisamment protégés, mais faisant contre mauvaise fortune bon cœur. Le devoir les appelle, ils babottent en maugréant un peu, mais leur cri de guerre et de travail est : « En avant ! » Les autres plus philosophes et non moins affairés n'ayant contre le ciel inclément aucun moyen de protection, filent comme des cerfs, la tête inclinée, les épaules courbées, la lèvre frolostante. Leurs vêtements sont transformés en chiffons spongieux et leur collent au tibia ; leurs souliers boivent l'eau comme s'ils avaient été rationnés par M. Alphonse. Mais quoi, il faut aller où la besogne l'exige, et ils vont, sans se soucier des fluxions de poitrines qui les guettent.

Et pour vivre ils s'exposent tranquillement à mourir.

Il pleut !

Il pleut !
Psst ! psst ! ?

Ah bien ombre ! les omnibus sont pleins comme des fûts dans la nuit du mardi gras. Quant aux fiacres, disparus, envolés. Ah ! ça est-ce que les cochers se seraient tous mis à l'abri avec leurs chevaux dans l'arrière-boutique des marchands de vins ?

Avez vous remarqué du reste, que dès qu'on en a besoin les omnibus sont toujours complets et les voitures de place invisibles ?

Il pleut !

Pourtant, il y a bien des voyageurs qui descendent des premiers et d'autres qui ayant pris les secondes, les quittent lorsqu'ils sont arrivés au terme de leur course.

Mais on dirait que la fée Pluie est toujours inévitablement suivie du génie Guignon. C'est à dégoûter du vilain temps, ma parole.

Ah ! un omnibus. — Psst ! Psst ! Conducteur ! Sur l'impériale ! Ah ! non, merci ! ce vocable-là ne m'a jamais porté bonheur.

Cette fois, je ne me trompe pas ! Un fiacre vide ! Cocher ! cocher ! Pour une petite course. A la Madeleine ! hein ! Qu'est-ce que vous dites ? Que vous allez relayer à Popincourt. Désolé de vous avoir fait une semblable proposition.

Et voilà deux heures que je patauge !

Il pleut !

Il pleut
Des groupes patients sont réunis sous certaines portes cochères. Et l'on bavarde pour tuer le temps ! En voilà un qui ne l'aura pas volé !

Le garçon de magasin expose qu'il n'est pas fâché d'avoir un prétexte qui pour se reposer un peu. On l'a envoyé au diable vautrer porter des commandes, et l'averse qui tombe lui aura rendu le service de lui donner occasion de fâcher un brin.

Que voulez-vous, le bonheur des uns fait le bonheur des autres.

Dans l'encoignure de la porte un jeune ouvrier esquisse un brin de cour à une gentille grisette. Celle-ci ne dit ni oui ni non, et, au fond elle bânit peut-être le hasard qui les a fait se réfugier tous deux au même endroit.

Cela se terminera dimanche au moulin de la Galette ou au lac Saint-Fargeau.

Si la pluie ne discontinue pas, il faut en revanche que jeunesse se passe.

Deux bonnes femmes gémissent à l'autre coin sur les intempéries de la saison et un

petit mitron braille après les passants qui défilent devant son museau de gavroche malin.

Il pleut ! La petite ouvrière, carton aux bras, s'avance avec intrépidité sous la pluie battante.

Sa bottine cambrée claque avec un agréable toc toc sur l'asphalte du trottoir. Aucune tache de boue n'est venue la souiller, car c'est un don iné de la Parienne de savoir marcher avec une délicatesse d'hermine.

La patronne attend l'ouvrage qu'elle va lui livrer, et il n'y a pas eu à baguenauder à la maison.

Sa robe bien collée aux hanches, est retournée hardiment sur le côté. Qu'a-t-elle à craindre ! Son pied est mignon, son bas bien tiré, et le molet nerveux qui le garnit est parfaitement à elle.

Les regards badins des promeneurs la gênent peu, elle a conscience de sa gentillesse et sait fort bien qu'elle n'a rien à redouter du jugement des yeux qui la contemplent.

Regardez, mais n'y touchez pas ! Elle trotte ! elle trotte !

Cependant tout à coup elle s'arrête, fouille au fond de sa poche, en tire une menue pièce de monnaie et la donne à une pauvre réfugiée sous un auvent avec deux bébés qui grelottent.

Puis elle reprend sa course, la mine plus souriante et le pas plus léger.

Oh ! le bon petit cœur à réchauffer au terme de sa course.

Il pleut !

Diogène.

EPHÉMÉRIDES

5 janvier 1875. — Inauguration du Nouvel-Opéra à Paris.

Ce fut sous le ministère de M. de Cumont en plein ordre moral que s'ouvrirent pour la première fois les portes de l'Opéra.

Nous ne voulons pas raconter en détail cette soirée de gala, car nous aurions vraiment trop de jeu à piller les journaux de l'époque, mais aussi trop de chance d'endormir le lecteur par l'énumération de magnificences dépassées depuis.

Nous nous contenterons de faire en quelques lignes l'histoire de la construction de notre première salle lyrique.

Décrétée d'utilité publique, le 29 septembre 1860, la création d'un Opéra autre que celui de la rue Le Peletier, fut mise au concours. M. Ch. Garnier y fut choisi à l'unanimité du jury pour l'exécuter.

Le tracé du périmètre fut fait en juillet 1862, après un an passé à creuser les fondations et à les assécher, leur profondeur étant telle que les eaux de la Seine y formaient une nappe de 5 mètres de hauteur.

En 1863 les travaux artistiques, sculptures et peintures étaient distribués qui à Jouffroy, Carpeaux, Gumery etc... qui à Baudry, Boulanger, Pils et Lenepveu. Les murs atteignaient le 1er étage.

1864-65 et 66 furent consacrés à l'érection des colonnes de façade et aux pavillons.

1867, par suite d'une diminution de crédits, se passa en travaux extérieurs hâtant la couverture qui ne fut posée qu'en 1869.

La guerre vint tristement interrompre l'achèvement du Nouvel Opéra, et pendant le siège on s'en servit pour emmagasiner des vivres. D'après les devis il n'eût dû être achevé qu'en 1875, mais le théâtre de la rue Le Peletier était venu à brûler, pour satisfaire aux exigences lyriques des Parisiens, on fit tant et si bien qu'il fut terminé en décembre 1874.

On peut estimer à environ 1.500.000 journées ou nuits de travail et à 35 ou 40 millions ce qu'a coûté le nouveau Opéra. Mais aussi en a-t-on fait une des merveilles de Paris et l'une des curiosités de la France.

ARGUS.

BONNE ET HEUREUSE

Sans doute vous allez me conspuer en m'appelant déboulonneur de traditions et me blâmer de vouloir attaquer à sa base un usage qui nous est parvenu intact de génération en génération.

Mais peu m'importe, je resterai sourd à vos supplications et j'accomplirai stoïquement ma tâche jusqu'au bout, car je la fais cordialement, cette date horrible, le premier janvier !

Enfant, je la détestais en dépit des étrennes que l'on m'expédiait de toutes parts, à cause des figures parcheminées et peu appréciables qu'il me fallait embrasser, et des compliments qu'il me fallait débiter à des gens qui m'horripilaient. J'eusse, je vous le confesse, abandonné une bonne partie des jouets que je recevais pour me soustraire à cette odieuse corvée qui me faisait frissonner un mois d'avance.

Oh ! ce que j'en ai lèché de visages que j'eusse voulu battre, c'est incalculable ! Et combien de fois j'ai récité, en présence de personnes qui m'étaient inconnues les idioties petites fabulettes que j'avais apprises pour mes parents. Quel supplice ! Mais il fallait montrer qu'on avait bonne mémoire à des

gens qui s'en fichaient comme des murailles de Jéricho, et qui pour me témoigner leur satisfaction, me tapaient bêtement sur la joue en souriant et m'offraient un morceau de sucrerie plus ou moins rance.

Puis c'étaient les visites ! Oh ! les visites, pour lesquelles il fallait revêtir ses plus beaux habits !

Oh ! les visites, dans les salons mornes, chez des gens qui m'accablaient de compliments burlesques ! Il fallait rester une heure devant le feu, sans souffler mot.

S'il y avait un tabouret, on me le baillait. — Asseyez-vous sur la petite chaise, mon ami !

Et les questions arrivaient inévitablement. — Quel âge a ce charmant bébé !

— Sept ans ! Ah ! il est très fort pour son âge ! quel air intelligent !

— Oh ! si vous saviez comme il est espégle ! — C'est pour rire, n'est-ce pas mon ami ?

Etes-vous avancé ; quelle est la capitale de l'Angleterre ? oh ! il est charmant ; bonne bonne donne donc quelques croquignoles au bébé.

Ah ! leurs croquignoles ! comme je les aurais jetées au diable ! Ces souvenirs resteront éternellement gravés dans mon âme, et c'est pourquoi je maudis à jamais l'affreux jour de l'an.

En pension, ce fut autre chose ! Il fallait pendant huit jours élaborer sur des feuilles idéalement blanches, des missives idéalement bêtes que dictait un pion du fond de sa chaise. Il y en avait pour tout le monde, les parents, les amis, les cousins et les tantes. Ça paraît de vœux, de bonheur éternel, de santé, de bonté et d'autres choses plus miennes les unes que les autres.

Il fallait écrire cela de sa plus belle main sur des feuilles ornées de pensées vert-pomme et or et de broderies fantastiques. On usait pour trois francs de papier avant d'écrire quelque chose de potable.

Venait alors la grande question d'orthographe. S'il y avait des fautes, le pion les graitt compunctueusement et les couvrait de sandraque ! Ah, je le vois encore ce pion ! C'était un élève de l'école normale, il avait conservé une foule des manies plus pusillanimes les unes que les autres et voulait à toute force nous les inculquer. Quels désespoirs il avait lorsque nous avions oublié l'espace réglementaire au commencement d'un paragraphe, ou que nous avions empiété sur la marge !

Ce pauvre pion, nous lui fimes bien des mièrres. J'ai souvenir d'une lettre avoucaire qui me valut huit jours de piquet. Je fus sur le point de me suicider car je trouvais absurde d'être obligé d'écrire d'aussi grotesques épitres. Le pion, lui, dictait d'un air magistral et convaincu.

Pour lui, c'étaient des chefs-d'œuvre, ces lettres là, aussi comme il nous les choisissait dévotement !

En dehors de cela, nous régolions un peu à l'époque des lettres, car tous les devoirs étaient suspendus : j'en profitais pour faire des caricatures ; un jour j'attrapai douze cents vers, aussi tant que vivrai, je l'abhorrerai ce jour de l'an, car je me rappellerai toujours ce que l'on est convenu d'appeler l'heureux temps du collège.

La première carte de visite ! Avec quel joie et quel orgueil je l'expédiais, ma première carte de visite ! Je l'avais faite à la main et comme je savais dessiner, je l'avais ornée d'une foule de petites arabesques fantaisistes. Avec quel son je collais le timbre de cinq centimes, et comme je la recommandais à l'externe qui se chargeait de la porter à la poste. Plus tard viennent les cartes imprimées, on en expédiait beaucoup, on en recevait même !

Ah ! celles qu'on recevait, comme on les gardait religieusement dans son portefeuille et comme on était fier de les posséder.

Il y a longtemps que j'ai quitté le collège, longtemps aussi que j'ai pour la première fois lancé mes souhaits sur un petit rectangle de Bristol.

Maintenant, je n'envoie plus de lettres de bonne année, j'en reçois : je pourrais vous les reproduire ici, ces lettres que j'ai reçues, mais ce serait trop long. Mon fileuil m'a expédié une longue épitre sur papier à dentelles. Il écrit très bien pour son âge mon fileuil ! Il m'appelle son très cher parrain et finit après m'avoir souhaité une foule de choses que je n'aurai jamais — la richesse et le bonheur parfait, par exemple — par m'embrasser de tout son cœur, en se disant mon très fidèle, très respectueux et très dévoué fileuil. Je lui ai envoyé 20 fr. !

Ma concierge elle aussi m'a écrit, car je ne la vois jamais ma concierge ; c'est avec un frissonnement d'horreur que je passe devant la loge où elle se ratiatice. J'évite toujours de lui parler. Aussi l'excellente femme a-t-elle eu l'heureuse idée de glisser un poulet à sa façon dans ma boîte. Elle me la souhaite bonne et heureuse et me prie de ne pas l'oublier.

Non, je ne l'ai pas oubliée la pauvre vieille, je lui ai fait donner cent sols par ma camariste. Pourvu qu'elle soit contente !

Le facteur m'a présenté ses souhaits verbalement ; celui-là je l'estime, c'est un martyr. M. Cochéry ne se doute pas comme ils souffrent ces infortunés facteurs ! Je lui ai grassement payé son calendrier de quatre centimes, il m'apporte quelquefois des lettres chargées, savez-vous ? mais la chose est si rare !

Puis, c'est le bedeau, le chiffonnier, la blanchisseuse, le frotteur, le sonneur et une ribambelle d'autres gêneurs qui sont venus me serrer la main, j'étais furieux.

Après le départ du sonneur je me portai derrière ma porte, un revolver à la main, résolu à faire feu sur le premier qui se présenterait. Il n'est plus venu personne heureusement. J'ai un crime de moins sur la conscience !

Et les cartes ! ah ! les cartes mon vide-poche en est plein ! Il y en a de toutes les catégories, un premier caissier-claire arboré préférentiellement le prénom de Gontran, un quatorzième clerc de province s'intitule légiste, un potache de quatrième fait parade du titre d'éminent.

Je pourrais vous en citer mille et dix mille, mais j'ai pitié de vous, Messieurs. Je n'irai pas plus loin.

Ici s'arrêtent mes malédictions. Le 1er janvier est un galeux, et si j'étais à la place de ses trois cent soixante-quatre collègues, je le ficherais ignominieusement à la porte de l'année.

J'estime Saint-Sylvestre, mais je déteste son successeur ; je suppose ne pas être le seul de cette opinion ; Gambatta appelé à comparaître aux portes de l'éternité, s'est en allé avec l'année ; il n'a pas voulu mourir le 1er janvier.

Pour moi, je vous assure que le soleil de la satisfaction n'illuminera quelque peu mon âme, que lorsqu'ils auront complètement disparu de notre langue ces deux mots idéalement hypocrites et bêtes.

« BONNE ET HEUREUSE »

SAINT-VALÉRY.

BOURSE

Enfin, nous sommes loin de l'année 1882, l'année terrible pour la Bourse. On se souviendra longtemps encore de cette crise de janvier venant arrêter une spéculation effrénée. La catastrophe à Lyon fut inouïe. On en sait les résultats. L'Union s'évanouit, comme un peu de fumée emportée par la tempête. Les agents de change, qui n'ont point su résister à leurs clients enfiévrés, suspendent leurs paiements. Trois charges sont supprimées. Le parquet, reconstitué à grand peine, impuissant, ne peut recommencer ses opérations à terme que six mois après. Voilà le passé.

Il faut encore longtemps pour que notre place puisse reconquérir son indépendance. Il faut surtout que le procès de l'Union Générale se termine. Je ne parle pas de celui des anciens directeurs de cet établissement. Que MM. Bontoux et Fédér soient absous ou condamnés par un nouveau tribunal, qu'importe ! Il est nécessaire que les prétentions de M. Hurtey, le syndic de la faillite de l'Union, soient jugées. Il faut que les déposants sachent combien ils retireront, que l'émission de l'Union nouvelle soit annulée. Alors seulement, les agents de change distribueront des dividendes à leurs concordataires.

Des millions deviendront disponibles et demanderont un placement immédiat. Hélas ! le procès vient de commencer et durera longtemps. On ne peut compter aujourd'hui que sur le paiement des coupons de janvier pour amener quelque hausse sur notre marché. Espoir bien faible ; la spéculation à la baisse est toute-puissante à Paris, où le découvert n'existe que sur les rentes. Il ne faut pas oublier que pour une faible reprise des cours dans ces derniers jours, les reports se sont élevés d'une façon sensible en liquidation. Mais la position du marché, sans engagements considérables à la hausse et à la baisse, et le paiement des coupons de janvier nous donneront quelques bonnes bourses.

Notre tirage hebdomadaire ne nous permet que des appréciations générales sur le marché. Nous nous bornerons à citer quelques cours, comme résultant des mouvements de la semaine.

Le 5 0/0 très ferme à 115 10, l'amortissable à 80 50, le 3 0/0 à 80. Le Crédit Lyonnais à 562 50. La Foncière Lyonnaise très faible à 459 75. On peut en acheter à ce prix en toute sécurité. La Lander très ferme à 537 50. La Banque Hongroise 470. La Banque Ottomane, ne payant pas le coupon de janvier, se tient lourdement aux environs de 735. Signalons une importante reprise sur les actions des chemins de fer. Le Nord a reconquis le cours de 1.900. Le Midi fait 1.175. Le P.-L.-M. 1.585. Les Lombards sont toujours cotés très bas 290, sans grand espoir de voir ce cours s'améliorer. Quant aux chemins Autrichiens, 725, tout dépendra des résolutions de l'assemblée de janvier. Nous en reparlerons dans notre prochain article.

SEPLI.

SPHINX

CHARADE N° 1

Au premier janvier, l'on aime A recevoir mon deuxième. Quand on souffre d'un cor au pied On voudrait qu'il fut mon premier C'est un plaisir délectable De trouver au retour du bal Un ambigu confortable Servi chez soi sur mon total.

LOGOGRIPE N° 1

Je suis fort triste avec ma tête, Et souvent fort gai sans ma tête. Je te détruis avec ma tête, Et je te nourris sans ma tête. On me fait tous les jours sans tête Et qu'une fois avec ma tête.

ENIGME N° 1

Je ne suis pas ce que je suis ; car si j'étais ce que je suis, je ne serais pas ce que je suis.

Les solutions justes seront publiées dans le numéro suivant.

OEIPR.

SOIRÉE LYONNAISE

GRAND THEATRE

Depuis longtemps nous sommes déshabitués d'avoir des premières en province, et cette année moins qu'en tout autre temps, nous pouvions en espérer. Car j'appelle évidemment pas « premières » les recries d'antiquités telles que *Le Tour du Monde*, *Les Exilés*, ou encore *Patric*, et n'ai pas envie, à l'instar de vingt collègues enthousiastes, de crier merveille en voyant de vieux décors ou en entendant des phrases d'il y a vingt ans.

M. Dufour, l'heureux directeur municipal, a sans doute de bonnes raisons pour ne pas penser ainsi, du moins on le dirait à voir l'entêtement progressif qu'il met à nous servir des vieilleseries.

Je dis progressif et je le prouve. Pour ses débuts, il nous offrit *Le Tour du Monde*, du Jules Verne ayant quatre ans de placard. Deux mois après, les recettes baissant, il nous fit avaler *Les Exilés* sentant déjà le moisi, du Sardou roccoco. D'autres eussent jugé la plaisanterie poussée assez loin, M. Dufour persista et *Patric* revint l'affiche (D'ici-dit il aime Sardou). Or, vous savez, *Patric* n'a que quinze ou vingt ans de ténacité à son actif. Après cela, et pour couronner l'édifice de ces largesses, nous aurons deux ou trois mois de *Peau d'Ane*. Plaiguez-vous donc !

Ah ! ça, mais... est-ce qu'on retrograde en littérature et en art comme en politique ? N'est-il donc plus personne avec un peu de cœur au ventre pour nous dégoûter et secouer ce lourd passé dont on nous enveloppe ?

Voyons, vous avez secoué à son heure le conseil municipal, maintenant qu'il est revenu à la raison, ayez un peu l'œil sur le directeur et ne le laissez pas trop s'écouler et rêver sur les tintements argentins de sa caisse. Faites lui sentir quelquefois qu'il n'est pas directeur seulement pour lui, Voilà pour *Patric* !

CELESTINS

Cette année, grâce à l'intelligente suppression de la subvention, Lyon a eu et a encore, pour entretenir et satisfaire son goût musical, les *Cloches de Corneville*, la *Mascotte* et les *Mousquetaires au combat*. Trois grands opéras nouveaux, comme vous voyez. Du reste, c'est encore la direction de M. Dufour.

Mais ne soyons pas trop sévères. Nous avons passé aux Célestins quelques gentilles soirées, et ne serait-ce que pour avoir su empêcher la dispersion de l'orchestre, M. Dufour mérite qu'on lui pardonne quelque chose.

Nous avouerons aussi très volontiers qu'il s'est constitué pour ses opérettes une petite troupe de figurantes fort joliettes dont Mlle Sivori avec Mlle Paola Marié et le beau mais un peu poseur, Tauffenberg forment un ensemble très agréable.

Quant à la comédie et au drame, si vous les aimez, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de faire de nécessité plaisir, en vous en passant. Je vous dirais bien qu'on y joue de temps en temps : 115, Rue Pigalle et le *Truc d'Arthur* ; mais j'aurais peur qu'ayant encore des illusions vous ne les... Je préfère vous conseiller d'aller demander au directeur pourquoi ce charmant acte de la *Chanson de Fortunio* a quitté si brusquement le programme.

Allez-y pour les *Mousquetaires* !

THEATRE-BELLECOUR. — En voilà un qui à la guigne ! C'est effrayant ! Quand on songe que depuis trois mois on y a tout essayé : comédie, vaudeville, drame, opérette, opéra-comique, grand opéra et que rien n'y a réussi depuis « Nana » jusqu'à la « Favorite ». À quoi cela tient-il, à la direction, au théâtre ou au public ? peut-être à tout cela à la fois. Les divers incidents arrivés au sous-sol, dit « Assommoir » soit dynamite, soit inondations, n'ont pas contribué au relèvement de l'entreprise et ces jours-ci la troupe italienne ne rencontre qu'un accueil froid et un public relativement rare. Certains artistes y sont pourtant d'une valeur réelle comme Mme Ferni et M. Abrugnedo et les œuvres interprétées dignes d'attirer l'attention : Norma, Rigoletto, La Traviata, Lucia. Il faut croire maintenant que beaucoup de personnes redoutent un opéra en italien qui iraient volontiers l'entendre en français. Je suis du reste un peu de leur avis.

Espérons que cette magnifique salle de Bellecour reverra de beaux jours et ses galeries pleines, ne serait-ce que pour les bals travestis qui s'y donneront prochainement, à débiter par celui au profit des inondés le 13 janvier.

VARIETES. — Si le théâtre Bellecour a la guigne, celui-ci qu'a-t-il ? Du guignon. Vingt fois il a essayé d'ouvrir ses portes le dimanche et vingt fois la foule rebelle n'a pas envahi la salle. Hier encore, Mme. De voyod de la Comédie-Française, une artiste pourtant, s'y est arrêtée pour jouer « Le Monde ou l'on s'ennuie » et « L'Étincelle ». Eh bien, un vrai désert à toutes les places. Alons, cher ou chers directeurs, allez voir M. Dufour, il vous indiquera quelque mascotte.

CIRQUE RANCY. — Il est bien tard pour venir faire l'éloge du spectacle le plus attrayant de notre ville, mais mieux vaut encore bien tard que jamais. Le succès lui-même, ce critique partiel quelquefois, mais généralement juste nous a dès longtemps devancé et a consacré cette splendide installation de l'avenue de Saxe.

M. Rancy est un prodige et nous en sommes aimé dans la direction de nos théâtres la largesse d'idées et l'amour du nouveau et du beau dont il fait preuve tous les jours.

Voyez les artistes qu'il fait défiler chaque semaine depuis l'écurier W. Bell des débuts jusqu'à Miss Zénobia, la nouveauté de ces jours-ci. Tout ce qu'il y a d'intéressant et de curieux, vite il l'appelle à lui et nous le donne à la « première » du samedi.

Allez admirer « Candrillon », cette charmante pantomime féérique venue après tant d'autres scènes amusantes telle que « Le Barbier » ou « la flûte enchantée » ; allez-y admirer les charmants petits décors, les costumes ravissants et la troupe adorable des enfants qui mimant les divers personnages du conte de Perrault ; allez-y et je suis certain que vous y retournerez.

CASINO. — Une chose qui ne nous plaît pas tout d'abord et que nous ne voulons pas garder sur le cœur, c'est le dégoût que nous inspire l'abaissement moral dans lequel sont tombés les établissements de ce genre, nous ne faisons pas d'allusion spéciale, nous parlons en général.

Quand on écoute les fadaïses, imbécillités ou obscénités qui s'y débitent et qui chantent ou s'y jouent, on rougit vraiment. Nous savons qu'un Casino ou un Café-Concert n'est pas un couvent, mais nous croyons à la possibilité d'un juste milieu — d'autre part, nous sommes bien persuadés que ce que nous disons n'y fera rien, mais c'est égal nous sommes soulagés.

Dans leur genre les artistes du Casino sont assez bon. Nous citerons entre tous M. Martin, tyrolien, M. Arbat et Mlle Ventura, dans leurs très originaux, et le comique, M. Chemin. Quant à Mlle Jenny Mills, c'est l'étoile du moment.

SCALA-BOUFFES

Vous préférez infiniment mieux, n'est-ce pas, aller passer votre soirée à la Scala que d'attraper un rhume sur les quais du Rhône ou donner des étrennes à votre concierge. Eh bien, c'est aussi notre avis, et cela s'explique étant donnée la présence de Plessis, rue Thomassin.

Ce qu'il est amusant et original dans ses imitations des grands hommes et des divers types de la société, vous le savez ; il est donc inutile de vous le répéter ici.

Ce que nous voulons vous dire, c'est que Plessis n'est pas seul à la Scala et qu'il y a autour de lui tout un essaim de chanteurs, comiques, etc., fort agréables à entendre. Par exemple, les frères Gimon, Mlle Rosa Gally, M. Cubisol, M. Bernai et Mlle Rosa Prad.

Ajoutons, pour les amateurs, que chaque soir le spectacle est terminé par des exercices gymnastiques surprenants de la troupe Lambert. PAGE

NOUVELLES PUBLICATIONS

ILLUSTRÉES

Recommandées à nos Lecteurs

Librairie Firmin Didot, rue Jacob, 56, Paris.

LE MONDE ENCHANTEÉ, M. de Lesclure. LES MÈRES ILLUSTRÉES, id. LES CINQ SOUS D'ISAAC LAQUEDEZ, Aimé Girou.

IVANHOE, Walter Scott. QUENTIN DURWARD, id. LES PURITAINS D'FOSSIE, id.

Librairie Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

VOYAGE DU DOCTEUR J. CHEVAL. HISTOIRE DES ROMAINS, V. Duruy. LE ROMAN D'UN BRAVE HOMME, Ed. About. SCÈNES HUMORISTIQUES, R. Caldecott. LA DILIGENCE DE PLOERMEC, Quatreilles.

Librairie J. Hetzel et Cie, 18, r. Jacob, Paris.

L'ÉCOLE DES ROBINSONS, Jules Verne. LE RAYON VERT, id. KÉRABAN LE-TÉTU, id.

E. Plon et Cie, éditeurs, 8 et 10, rue Garancière, Paris.

BENVENUTO CELLINI, E. Plon. PARIS A CHEVAL, Crilly. LE VOU DE NADIA, H. Gréville.

C. Marpon et Flammarion, éditeurs, 26, rue Racine, Paris.

LES ÉTOILES, C. Flammarion. DANS LES NUAGES, Sarah Bernhardt. Charavay frères, 4, rue de Furstenberg, Paris

Étrennes aux dames, vers prose, musique, dessins.

CORRESPONDANCE

CONCOURS

Voulant de toutes nos forces contribuer à l'extension et à la propagation de la bonne littérature, nous convions tous nos lecteurs et surtout les jeunes à des concours mensuels.

Nous accepterons tout : prose et vers, et de préférence des nouvelles dans le goût moderne. Un de nos rédacteurs aura la tâche spéciale de classer les envois par ordre de mérite et d'en faire un compte-rendu. La pièce la meilleure paraîtra en feuilleton le premier lundi de chaque mois.

A l'œuvre donc, vous tous qui vous sentez joyeusetés spirituelles en tête et ayez plumes bien taillées.

J. HERMANS.

Le Gérant : LINAGE.

Lyon. — Imprimerie Neuve GUY, q. de la Guillotière, 6

Jb Linage